Iter Corpora

Certains jardins ne grandissent pas ; je suis tenté de dire « laissez-les, à chacun son rythme ! », s'ils étaient plus lents que la moyenne, mais parmi tous les jardins du monde, quelques uns sont bloqués dans une sorte de stase, figés dans le temps, en surplace. Celui d'aujourd'hui n'a pas bougé d'un brin : peut-être parce que figé dans mes souvenirs, peut-être l'image que j'en avais est projetée sur son état actuel. Sûrement parce que dans le jardin de mon grand-père on s'y ennuyait fermement. Les arbres sont morts, leurs feuilles parsèment le sol et flottent dans une mare à carpes, dérivent sans but, dansent une petite valse rythmée par la brise orange et l'orage d'automne. La mare elle-même semble accueillir les mêmes têtards qu'il y a quinze ans, c'est une eau stagnante, pleine de mousse et de champignons. Au village, Volo Briga (son nom occitan), tout semble figé, tout semble en sur-place, c'est un mal rural qui est facilement représenté par ses jardins.
Le lierre n'a pas grandi, n'a pas pris possession de la bâtisse ; le bougainvillier semble plus gris que violet, la terre est humide mais stérile. On s'y ennuyait beaucoup avec ma sœur et ma cousine quand on était petits : cette dernière et moi nous amusions à carboniser petits insectes et grosses feuilles de platanes à l'aide d'une loupe, un passe-temps sérieusement cruel mais fascinant. La flamme de la feuille déclenche une évolution, ainsi la feuille n'était plus bloquée dans l'état

de stase et d'ennui dans lequel nous étions. Les fourmis, c'était différent. Ce n'était pas les voir brûler qui nous émerveillait, loin de là, nous ne sommes pas des monstres, mais plutôt la vitesse à laquelle leur corps réagissait pour s'enfuir du faisceau convergeant. Tout comme lorsque nous mettions notre doigt sous la loupe, leur corps s'activait en spasme musculaire instant. C'est ainsi, qu'à l'âge de dix ans, nous fîmes la rencontre du myriapode stagnant.

Comparé aux autres insectes, le myriapode stagnant ne fuit pas. On n'en trouve qu'à Volo Briga : c'est une curiosité entomologique. Non, face au rayon lumineux qui tente de percer sa chitine, le myriapode stagnant tente de fuir mais ne peut pas : ses milles pattes le tirent dans milles directions différentes, comme dû à un défaut de fabrication. Certaines le tirent vers l'avant, d'autres vers les côtés, les pattes arrières vers le bas : dans un élan d'instinct de survie et de peur, tous ses muscles s'activent et il finit par s'écarteler par lui-même, tout aussi rapidement que nous retirions nos doigts ou que les fourmis fuyaient. C'était un spectacle terrifiant que nous ne n'avons jamais tenté de reproduire : purement cruel, nous avions témoigné de la violence romaine et de la fatalité grecque que nous avions infligé au centipède. Forcé à s'enfuir dans tous les sens, il ne pouvait qu'aller nulle part ; le myriapode stagnant était bel et bien de la région. Puis, horrifiés par notre acte de barbarie, nous décidâmes tacitement de ne jamais en reparler.

Une quinzaine d'années plus tard, toujours marqué par cet incident, je revins à Volo Briga. Comme je disais, le jardin n'a pas changé. Le village, lui, semble être le même qu'il y a des années. Personne ne semble connaître l'existence du myriapode stagnant : on m'orienta vers un troquet, où les mêmes habitués qu'il y a des lustres, figés au comptoir et regards à moitié vide m'envoyèrent à la mairie, puis la mairie m'indiqua d'aller demander à Uzès, une ville à moins d'une dizaine de kilomètres de là. Uzès est une ville d'histoire, ancienne cité romaine, et les férus du savoir ne s'y comptent pas. Sûrement allais-je trouver un expert de la faune régionale, un expert de la stase et du sur-place ; mais autant chercher un mille-patte dans une botte de foin.

Aussitôt attrapai-je un bus ; l'un de ces bus qui lie les communes de la région, les travailleurs installés dans des pavillons, les étudiants qui vont dans leurs lycées de secteur. Je profitai du trajet, quoique court, pour observer les repères de cette campagne : une grande carrière de pierre scindant une colline en deux, où l'on fore de l'argile, du sable et de la gypse ; des vignes récoltées l'été passé, ou peut-être il y a quinze ans ; des mas provençaux aux cyprès troncés qui encerclent granges et étables ; un Soleil qui en novembre n'est autre que froid ; une ruine d'aqueduc à l'horizon qui était autrefois relié au pont du Gard, connectant Nîmes et Uzès ; une petite vieille, bossue, boitante, qui utilise une canne pour supporter le poids des années, parcourant le trajet à pied comme dans sa jeunesse.

Uzès semble bien vide en automne. J'erre dans la ville, commence par ausculter ses divers monuments – de vieux thermes romains, des tours seigneuriales, d'autres ruines de l'aqueduc. L'église Saint-Etienne, par exemple, possède un artefact amusant : une sorte de Soleil d'Or trône au dessous de l'autel, il semble nous regarder en tirant la langue. Il me nargue : milles rayons s'enfuient de son centre : il me rappelle drôlement un myriapode stagnant aux milles pattes opposées. Ce Soleil, d'après les plaques contextuelles est supposé représenter l'œil de la Providence. Impossible de ne pas y voir un hommage à ces pauvres insectes.

— « Aller nulle part revient à aller dans toutes les directions. Le sur-place est une forme de mouvement perpétuel dans la région. »
La petite vieille qui marchait sur le bord de la route semble être arrivée à destination. Elle continue son trajet. « Suis moi, je vais te faire une visite guidée. » glissa-t-elle dans le pas de la porte.
— « Où voulez-vous que je vous suive ? »
— « Jusqu'à chez moi ! Une vieille dame n'a-t-elle pas le droit de se balader ? »
— « D'accord. Ou habitez-vous, alors ? »
— « J'habite à Volo Briga. »
— « J'y viens ! J'aurais juré vous avoir aperçue sur le trajet. »
— « A vous entendre, une vieille dame n'a donc pas le droit de se balader. Allez, je vais te conter une histoire. »

Alors j'acceptai.
Nous nous enfonçons dans le centre d'Uzès et marchons devant un autre des édifices historiques de la cité.
— « Tu vois, cette église ? C'est la Cathédrale Saint Théodorit. Elle fut construite au début du XIème siècle, sur les ruines d'un temple romain détruit quelques siècles auparavant. Le temple était à l'honneur de Janus, le Dieu des Portes, le Dieu au deux visages qui va simultanément à droite et à gauche, en avant et en arrière. Le Dieu du mouvement perpétuel. Le Dieu des doubles et des contradictions, le Dieu du sur-place : ce n'est pas le Dieu le plus important du panthéon. C'est le protagoniste de notre histoire ; il punit le pauvre romain qui eut la mauvaise idée de détruire son temple. C'est un Dieu mesquin et ne se conforme pas à la compréhension humaine, non, non. Il condamna le romain à un mal éternel, un mal incurable et incompréhensible, un mal stagnant et perpétuel, une malédiction qui au fil des siècles figea la région dans le temps et surtout dans l'espace. »
Nous continuons notre marche, sortons petit à petit du centre, et repassons devant les ruines du pont.
— « A cette époque, Nîmes et Uzès, enfin Nemausis et Ucetia, étaient deux cités jumelles reliées par un grand aqueduc dont tu as vu les restes. Les allers-retours commerciaux étaient importants et les deux cités prospéraient. Pour punir le romain, Janus le condamna à être éternellement en mouvement, sans quoi son cœur s'arrêterait de battre. *Iter Corpus*, corps itinérant, corps vagabond, corps ambulant. Ce n'est qu'une vieille

légende, dit-on à l'époque, mais la superstition d'antan dépasse la raison des hommes. Le romain, qui était haut-placé, avec des connections dans les deux cités, alarma ses confrères des mots que Janus avait inscrit dans ses rêves – ils lui tournèrent le dos mais, sachant que Janus était un Dieu mesquin, se mirent aussi à marcher, peut-être par peur de contamination ou par effet de société. Ils n'osaient pas s'arrêter, personne voulant tester les menaces d'un Dieu romain, et petit à petit, ces dernières furent prises à la lettre. Mais comment rester constamment en mouvement ? Il faut bien que le corps s'arrête, qu'il dorme, qu'il se repose – des cercles d'érudits s'y attelèrent : tout d'abord, rien ne mentionnait qu'il faille *marcher* à proprement parler, seulement le mouvement du corps était mentionné. Alors les plus ingénieux construisirent des radeaux équipés de paillasses sur l'aqueduc, où ils pourraient dormir et remonter le long du pont lorsqu'ils seraient arrivés à destination. Mais, étant donné que le trajet entre Uzès et Nîmes n'est que peu considérable, les plus superstitieux qui avaient établis leur domiciles nautiques furent terrifiés à l'idée d'être encore endormis lors de la fin du trajet. »
Nous sortions de la ville – le Soleil commençait doucement à se coucher.

— « De grands débats eurent lieu, où les orateurs en pagne tournaient en rond, d'une idée et d'un pupitre à l'autre. Le mal devint question de société : de moins en moins de voyageurs prenaient de risque de s'approcher

d'Ucetia. Les ingénieurs les plus réputés de l'empire s'y attelèrent, prirent contact avec la population locale afin d'émettre des solutions, bravant le risque de contamination : certains, bâtisseurs de renom des écoles grecques ; d'autres, des scientifiques au zeste ambitieux voulant faire leurs preuves ; les derniers des éminents politiciens des quatre coins du territoire. Tous se mirent d'accord pour évacuer la ville des malades et les mettre en quarantaine ; on construirait un village au Nord d'Uzès, ferions un grand trou dans la colline à côté pour y extraire les matériaux, la carrière que tu connais. Dans ce village, *Volo Briga*, la ville de la colline, on y construirait des bâtisses à mouvement perpétuel : c'est à dire de grands rubans de Moëbius, où les corps rouleraient sans s'arrêter – des maisons non-euclidiennes, à condition que leur sommeil s'y habitue. D'autres lotissements, de type baraques ou dortoirs, ressemblaient à ce qu'on appelle maintenant des pendules de Newton ; des hamacs en pendule de Foucault.

« A ce point là, plus personne n'était insensible à la rumeur, et plus personne n'avait le courage de s'arrêter de bouger. Les plus perspicaces qui prétendirent que cette malédiction n'était qu'une paranoïa collective finirent peu à peu par habiter Volo Briga et ses couchages à mouvement perpétuel. Bientôt, Uzès serait déserte. Plus personne ne l'approchait. Les commerces étaient fermés : les citoyens troquaient leurs biens comme des coureurs se passent des bâtons de relais : les

agriculteurs se débarrassèrent de leurs épouvantails – les champs étant toujours occupés par ceux craignant la torpeur. Cette dernière devint monnaie courante : chaque habitant de la région arborait des cernes conséquentes. On pensa à un remède : ce qui pris du temps. Un érudit quelque peu cruel greffa des pattes supplémentaires à un ver de terre, puis intervertit le sens des pattes d'un myriapode – celui-ci qui n'eut plus la capacité de se déplacer était simultanément en mouvement constant. Etant donné qu'il allait dans toutes les directions, il finissait petit à petit par s'écarteler – malgré le résultat, c'était une avancée considérable. Les locaux voyaient le mouvement perpétuel partout, c'était devenu une obsession. »
Nous approchions de Volo Briga.

— « Obsédés, oui, oui. Voués au voyage sans destinations, ils commitèrent des atrocités. Au final, un vagabond ne fait que faire du sur-place. » J'aperçus ses pieds. La petite vieille portait deux chaussures gauches. « Janus a le sens de l'humour : lui qui est simultanément à droite et à gauche, lui qui maudit les hommes à ne jamais s'arrêter, il réussit à les faire tourner en rond. » Elle abandonne sa canne, et en continuant de marcher, tourne autour d'elle même, une jambe l'amenant vers l'arrière, l'autre vers l'avant.
—« Je suis arrivée à destination. »
Nous étions devant la maison de mon grand-père. « Merci de m'avoir écoutée, jeune homme. Rends moi ma canne, veux-tu ? Je dois rentrer chez moi

maintenant. Ne me vois pas comme une étrangère ou une infirme : vois-tu, toi aussi, tu es comme moi. Pourquoi es-tu revenu à Volo Briga après quinze ans ? A cause d'un souvenir de mille-patte enfoui dans tes souvenirs ? Non. Tu es retourné ici parce que tu es un corps ambulant, condamné à faire des allers-retours sans destination. »
La vieille partit, tapotant sa canne et se tortillant le dos, ayant comme but d'aller droit. J'aperçus le bus qui m'avait amené à Uzès retourner à Volo Briga : j'y revis les mêmes travailleurs, les mêmes lycéens, voyageant de terminus en terminus, dans une boucle de mouvement perpétuel qui n'a plus grand-chose de romain. Il s'était passé une journée entière et ils rentraient paisiblement chez eux. La rondeur des jours n'est ni une torture ni une malédiction. Je pense que la vieille m'a mené en bateau. Elle m'a fait tourner en bourrique ; elle m'a fait tourner en rond.

Je m'installai sous le porche. Personne ne m'a demandé de revenir ici ; personne ne m'a puni pour avoir torturé des insectes, personne ne m'a dit que le jardin ne grandissait plus et qu'il était bloqué dans la stase. Personne ne m'avait dit que dans la maison de mon grand-père les escaliers qui menaient au grenier menaient réellement au sous-sol, que les escaliers montaient en bas et que pour remonter il fallait descendre, que le mouvement perpétuel était inscrit dans les poutres de la bâtisse et dans l'émail de mes dents, que chaque couloir avait une infinité de portes

qui menaient à une infinité de couloirs qui menaient à une infinité de portes ; personne ne m'a prévenu que dans les bibliothèques de Volo Briga un livre ne se commence jamais par la première page et ne se termine jamais par la dernière. J'eus tort de penser que tout cela n'était qu'un produit de l'ennui, l'ennui terrible de la région qui pétrifie tout dans le temps. En vérité le mouvement stagnant est la preuve du temps qui passe. En vérité il n'y a rien de plus noble et de plus vrai que l'ennui, l'ennui enfantin, l'ennui d'automne. Il y a beaucoup de beauté dans l'ennui, beaucoup d'ennui dans la beauté. Le jardin n'a pas cessé de grandir : il vieillit, tout simplement.

Le myriapode stagnant s'écartèle car le faisceau du Soleil pulvérise sa carcasse. Le vent caresse les feuilles silencieusement ; celles aux sol, mais aussi celles encore attachées aux branches. Des feuilles d'arbres vivants. Vieux et abîmés par le temps, aux bourgeons fatigués, aux fruits fades et ridés mais aux fruits tout de mêmes. Les arbres sont toujours vivants. Chaque jardin grandit à son rythme.

Je rentrai dans la maison. Il fait nuit. Les crapauds croassent. Sûrement les têtards de l'étang du fond du jardin. À croire qu'ils ont grandi. Le salon n'a pas changé depuis mon enfance, les escaliers m'intriguent mais je n'ai pas besoin d'aller explorer : voyez-vous, je ne m'ennuie plus un brin.